

## FATIMA ou ENQUÊTE SUR UNE IMPOSTURE

« En ce temps là, il survint un grand trouble au sujet de la voie du Seigneur. Un nommé Démétrius, orfèvre, fabriquait des temples d'Artémis en argent et procurait ainsi aux artisans un gain considérable. Il les rassembla avec ceux des métiers similaires et leur dit: « O hommes, vous savez que notre bien-être dépend de cette industrie ; or vous voyez et entendez que, non seulement à Ephèse mais dans presque toute l'Asie, ce Paul a persuadé et détourné une foule de gens en disant que les dieux faits de main d'homme ne sont pas des dieux. Le danger qui en résulte, ce n'est pas seulement que notre industrie tombe en discrédit ; c'est encore que le temple de la Grande Déesse Artémis soit tenu pour rien et même que la majesté de Celle qui est révérée dans toute l'Asie et dans le monde entier soit réduite à néant. » Ces paroles les ayant remplis de colère, ils se mirent à crier: Grande est l'Artémis des Ephésiens ! »

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, cette citation des Actes des Apôtres (XIX,23-24), écrits que la tradition chrétienne attribue à l'évangéliste Luc, méritait d'être placée en exergue d'une causerie sur Fatima. Elle montre en effet que lorsque les premiers propagateurs de l'Evangile, suivant l'exemple du prophète Jérémie, entreprirent de lutter contre le culte rendu dans tout le bassin méditerranéen à la Grande Déesse lunaire, adorée comme Reine du Ciel sous divers noms, ils durent affronter à la fois des croyances populaires profondément ancrées et les puissants intérêts économiques qui prenaient appui sur ces croyances.

Dans cette lutte, ils n'eurent pas le dessus ; on le vit très vite. En effet, au III<sup>e</sup> siècle, c'est dans la bouche des chrétiens d'Orient qu'on retrouva le vieux vocable astrologique de Reine du Ciel, appliqué cette fois à Marie. Et quand en 431 un concile se tint à Ephèse pour décerner à Marie le titre étrange de mère de Dieu, lui aussi emprunté au paganisme, les Ephésiens, enthousiastes, baisèrent les genoux des évêques qui venaient de leur rendre la grande Déesse sous un nouveau nom et célébrèrent en l'honneur de Marie la procession aux flambeaux qu'ils avaient l'habitude de célébrer en l'honneur d'Artémis. S'il on veut voir aujourd'hui cette procession, c'est à Lourdes et à Fatima qu'il faut aller. Si l'apôtre Paul revenait au monde, on imagine sans peine l'accablement qu'il éprouverait en ces lieux.

Une série d'apparitions de la Vierge à trois petits bergers portugais, voilà en quoi consistent, selon l'historiographie officielle, les événements qui ont donné naissance au culte et au sanctuaire de Fatima. Ces événements ou, pour parler avec moins d'emphase, ces faits s'inscrivent dans la série de visions du même genre enregistrées au fil des temps dans les pays de tradition catholique ; le culte qu'ils ont engendré est, de même, une nouvelle pierre ajoutée à l'édifice marial lentement érigé par l'Eglise romaine. Les visions sont, bien entendu, inséparables de l'édifice car c'est le personnage de la Vierge, peu à peu élaboré au sein de l'Eglise et plus ou moins fidèlement réfléchi en représentations culturelles, qui en fournit la matière. Pour situer Fatima dans sa véritable perspective, il faut donc retracer brièvement l'histoire du dogme marial, puis celle des visions de la Vierge. Il est enfin nécessaire d'examiner la doctrine et la pratique de l'Eglise catholique face au phénomène visionnaire.

Paul, le plus ancien des auteurs chrétiens puisqu'il mourut en l'an 66 de notre ère, ne mentionne même pas Marie. L'Apocalypse de Jean, écrite entre 64 et 70, ne la mentionne pas non plus. Dans les quatre évangiles canoniques, écrits entre 98 et 145, elle joue un rôle des plus modestes : La généalogie de Jésus donnée par Luc l'ignore et se borne à indiquer: « Jésus avait presque trente ans, étant, à ce qu'on pensait, fils de Joseph, lui-même fils d'Héli » (III, 23). La généalogie donnée par Matthieu, plus tardive, dit laconiquement : « Jacob engendra Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qu'on appelle Christ » (I, 16). Ces deux généalogies, qui remontent l'une à Abraham, l'autre jusqu'à Adam, sont non seulement inconciliables mais encore dénuées de la moindre valeur historique. Leur raison d'être est d'ordre symbolique : toutes deux, en effet, font de Joseph un descendant de David car il s'agit, pour leurs auteurs, d'inscrire Jésus dans la lignée davidique à laquelle, selon les prophètes, devait appartenir le Messie, c'est-à-dire l'envoyé de Dieu qui restaurerait le royaume d'Israël. Les évangiles canoniques nous apprennent aussi que Marie eut

plusieurs enfants (Matthieu, XII, 46 ; Marc, III, 22 ; Luc VIII, 11 ; Jean, VII, 3). Jésus fut l'aîné (Matthieu, I, 25) ; elle eut ensuite quatre fils (Jean, VI, 42) et des filles (Matthieu, XIII, 54).

La Marie des évangiles ne croit guère à la mission de Jésus qui, en retour, se montre distant et parfois même hautain avec elle. Les premiers docteurs de l'Eglise, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, la considèrent comme une faible femme qui ne comprit pas l'enseignement de son fils. Saint Jean Chrysostome écrit même qu'elle était vaine et orgueilleuse. Enfin, les trois évangiles synoptiques ne mentionnent pas sa présence au pied de la croix. Seul Jean la suggère en deux mots : Stabat Mater. En résumé, la Marie des évangiles est toute humaine.

Relisons maintenant le premier récit de l'annonciation, écrit par Luc vers 120 : « L'ange avertit la fiancée de Joseph qu'elle aura un fils. On l'appellera fils du Très Haut et le seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son ancêtre » (1,32). Comme on voit, ce récit ne comporte nullement l'annonce d'une grossesse surnaturelle : le Messie à naître est dit le Fils du très Haut au sens où l'est le peuple d'Israël : en tant qu'élu de Dieu. Mais ce thème à la fois religieux et national du Messie, familier à tous les Juifs, n'avait aucun sens pour les milieux gréco-romains qui, à la fin du 1er siècle, commencèrent à rallier les rangs des communautés chrétiennes. Dans ces milieux, c'était un autre thème qui était familier : celui de l'union des dieux avec des mortelles, donnant lieu à des naissances miraculeuses : Ainsi, Zeus s'était changé en pluie d'or pour rendre la mortelle Danaé mère de Persée sans qu'elle perdît sa virginité. Sous l'influence des nouveaux convertis, on ne tarda pas à soutenir que Marie avait été fécondée par le Saint Esprit tout en restant vierge. Ce thème apparaît pour la première fois dans Matthieu qui écrivit vers 145. Un peu plus tard, on l'inséra dans Luc au moyen d'une interpolation!

Toutefois, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, les Pères de l'Eglise, tel Origène, estimaient encore que Marie avait perdu sa virginité en enfantant. C'est seulement en 381 que le concile de Constantinople franchit un pas de plus en proclamant qu'elle était restée vierge même après avoir donné naissance à Jésus.

Cette transformation de Marie en un personnage surnaturel calqué sur ceux des mythes gréco-romains est liée, il faut le souligner fortement, à un contexte sociologique et politique. Elle coïncide avec la transformation des communautés chrétiennes primitives recrutées dans les classes inférieures en Eglises structurées hiérarchiquement, gagnant des adeptes dans la classe dirigeante et possédant des biens fonciers. Elle se situe entre le moment où Constantin garantit aux chrétiens la liberté religieuse (313) et celui où Théodose fait du christianisme la religion officielle de l'Empire (392). Pendant cette période, ce sont les empereurs romains qui convoquent les Conciles, intervenant activement dans les débats ecclésiastiques. Les retouches apportées au personnage évangélique de Marie pour le rendre conforme à celui des Vierges-Mères était inévitable dès lors que le christianisme, supplantant l'ancienne religion d'Etat dans tout l'Empire devait asseoir son autorité sur des populations formées par cette ancienne religion.

L'installation de l'Eglise dans le confort décadent des institutions provoqua, par réaction, une vague d'ascétisme parmi les chrétiens les plus rigoureux qui valorisèrent à l'extrême la chasteté. Sous leur influence les théologiens imaginèrent à la fin du IV siècle de conférer à Marie une nouvelle perfection en la proclamant éternellement vierge. Dans cette voie, ils se heurtaient aux évangiles qui rapportaient qu'après Jésus, Marie avait eu d'autres enfants. Proclamer que ceux-ci étaient eux aussi nés des oeuvres du Saint Esprit eût été les placer au même rang que Jésus. C'est saint Jérôme qui leva la difficulté en affirmant de façon parfaitement arbitraire, que les frères et soeurs de Jésus étaient en réalité ses cousins germains. Le concile de Latran, au Ve siècle, put ainsi proclamer la Virginité perpétuelle de Marie.

Il restait à proclamer Marie exempte du péché originel qui, selon la doctrine de l'Eglise, Souille toute créature humaine dès sa conception. C'est ce que firent en 1140 les chanoines de Lyon, déclenchant ainsi au sein de l'Eglise une controverse qui dura 7 siècles. Je vous fais grâce des péripéties de cette controverse, liée aux rivalités qui opposaient les grands ordres monastiques et les Eglises nationales.

A partir de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, trois facteurs conjoints vont permettre aux partisans de l'Immaculée Conception de gagner progressivement du terrain : la lutte contre le protestantisme, l'essor de l'ordre des Jésuites et l'intervention des rois d'Espagne et du Portugal. Le culte marial était

un des principaux points d'opposition idéologique entre catholiques et protestants. Une transaction entre les deux camps aurait donc enrayé la tendance à la déification de Marie ; une rupture impliquant que soient fermement tracées les lignes de démarcation, ne pouvait au contraire que renforcer cette tendance. Le concile de Trente (1545-1563) choisit la rupture sous l'impulsion de la Société de Jésus, que venait de fonder l'aristocrate espagnol Ignace de Loyola. Les Jésuites s'assignaient un triple but : la défense du monarchisme absolu dans l'Eglise, la reconquête des classes populaires et la christianisation des indigènes des Indes et du Nouveau Monde ; une Marie à la fois reine, déesse, et à l'occasion thaumaturge s'harmonisait avec ces tâches; la Société de Jésus apporta ainsi son renfort aux tenants de l'Immaculée Conception. Multipliant de leur côté les démarches auprès des Papes, les rois d'Espagne et du Portugal obtinrent que les adversaires de l'immaculée Conception se voient interdire publiquement leur opinion. Ainsi, ce qui était en apparence une thèse purement spéculative était en réalité devenu une arme de guerre religieuse en Europe et de colonisation dans le Nouveau Monde.

C'est finalement le pape Pie IX qui, encouragé par les Jésuites, promulgua en 1854 le dogme de l'Immaculée Conception. Cette Promulgation s'encadrait entre l'apparition de la Salette et (1846) qui la prépara, et celles de Lourdes (1858) qui contribuèrent à l'accréditer. Elle s'inscrivait aussi dans un contexte politique : la résistance de la papauté, monarchie absolue, à l'unification de l'Italie sous une monarchie constitutionnelle, entreprise qui exigeait l'absorption de l'enclave formée par les Etats pontificaux. Cette promulgation était un acte d'autocratie sans précédent dans toute l'histoire de l'Eglise catholique : c'était en effet la première fois qu'un pape se permettait de proclamer un dogme sans avoir réuni pour le définir un concile oecuménique. Pour légaliser après coup la promulgation du nouveau dogme, Pie IX réunit enfin en 1870 le concile Vatican I, auquel il fit proclamer l'infailibilité pontificale en matière dogmatique. Ainsi, à la fin du siècle dernier, Marie, par un long processus, se trouvait élevée au-dessus du commun des mortels depuis le jour de sa conception jusqu'à celui de sa mort. Pour parfaire sa déification, il ne restait plus qu'à soustraire sa mort elle-même à la règle commune en proclamant que son corps avait été transporté au ciel en même temps que son âme, autrement dit qu'elle était ressuscitée. Cette théorie, dite de l'Assomption corporelle de la Vierge, avait été timidement soutenue au VIIe siècle par un obscur moine byzantin, puis vigoureusement reprise au XVIe siècle par les théologiens jésuites, mais l'Eglise avait toujours hésité à la prendre officiellement à son compte car elle aboutissait, en fait, à une sorte de bi-théisme. En s'appuyant sur le clergé espagnol, portugais et latino-américain, Pie XII en a fait un dogme en 1950. Ainsi, la boucle est bouclée. Né d'un emprunt aux mythes hellénistiques, le personnage ecclésial de Marie, dont les promotions successives ont toujours accompagné dans l'histoire de l'Eglise catholique, les alliances de type constantinien, les raidissements absolutistes, les tentations de l'impérialisme missionnaire et les retours de flamme intégristes, est aujourd'hui, grâce au dogme de l'Assomption, pratiquement divinisé.

Cet exposé historique est à la fois trop long et trop bref: trop long à écouter et je vous prie de m'en excuser; trop bref pour dégager les raisons profondes du succès du culte marial et de son emprise affective. Mais ces préliminaires étaient indispensables pour comprendre le phénomène visionnaire et l'attitude de l'Eglise catholique à son égard. En effet, la possibilité d'avoir des visions de Marie est soumise à une condition d'ordre historique : il faut que soit déjà accomplie dans les esprits et dans le dogme la transformation du personnage de simple femme en être échappant aux lois naturelles. C'est pourquoi on ne signale aucune vision de Marie dans les premiers siècles de l'ère chrétienne où les visions de Jésus furent si fréquentes. Les visions mariales sont nombreuses dans les périodes de troubles du Moyen-âge et du XVI<sup>e</sup> siècle ; elles culminent, siècle des grandes apparitions de la rue du Bac, de la Salette, de Lourdes et de Pontmain, parfois suscitées, toujours exploitées pour restaurer l'autorité de la hiérarchie et du Pape, ébranlées par les révolutions et l'ambiance culturelle du rationalisme.

Ces apparitions ont toujours des retombées utilitaires : celles de la rue du Bac permirent la vente de 300 000 000 médailles miraculeuses ; celle de la Salette - qui tourna au scandale quand on découvrit qu'elle reposait sur une supercherie - exhortait à la pénitence et à l'assiduité aux offices ; celles de Lourdes faisaient opportunément authentifier par la Vierge elle-même le dogme de l'Immaculée

Conception proclamé quatre ans auparavant par le pape. En théorie, la position de l'Eglise catholique devant une vision est assez claire : elle peut interdire ou permettre aux fidèles d'y croire, elle ne les oblige jamais à le faire.

C'est l'évêque qui prend la décision, en fonction de trois critères: avant tout, l'orthodoxie du message livré par le visionnaire; accessoirement, la nature du phénomène: il peut soit désavouer la vision en déclarant qu'elle a des causes purement naturelles, soit la proclamer digne de foi en déclarant qu'elle peut avoir des causes surnaturelles, mais sans jamais affirmer que c'est le cas ; enfin, la fructification : une apparition qui ne vient pas du ciel ne portera aucun fruit; si elle provoque des conversions, c'est qu'elle vient bien du ciel.

On le voit : l'Eglise catholique, prudente, évite avec soin de se prononcer sur le fond ; elle se ménage ainsi une porte de sortie au cas où une fraude deviendrait évidente.

Cette procédure appelle pourtant trois remarques :

1°) Des phénomènes identiques peuvent être qualifiés différemment par l'Eglise au moyen d'une décision de nature purement administrative.

2°) Cette décision se fonde essentiellement sur des considérations idéologiques et seulement de manière accessoire sur la nature des phénomènes.

3°) Pour autant que les phénomènes visionnaires sont examinés en eux-mêmes, ils sont triés selon un critère doublement relatif. D'une part, en effet, l'explication surnaturelle de ces phénomènes est progressivement éliminée par leur explication naturelle à mesure que s'étendent nos connaissances ; d'autre part, dans les cas d'espèce, un nouvel élément d'information, tel que la preuve d'une supercherie, peuvent à tout moment imposer une explication naturelle d'un phénomène tout d'abord considéré comme prodigieux. Il n'y a pourtant pas d'exemple, dans ce domaine, que l'autorité ecclésiastique soit revenue sur un de ses jugements sur le vu de faits nouveaux ; au contraire, elle a le plus souvent cherché à occulter ces faits pour ne pas avoir à se déjuger. En ce qui concerne les visions, il y a en effet une certaine contradiction entre la doctrine de l'Eglise catholique et sa pratique. En théorie, les fidèles sont certes libres de croire ou non au caractère surnaturel d'une vision; mais en fait, cette liberté est très amenuisée lorsqu'un pape cautionne lui-même le culte issu de cette vision, par exemple en instituant une fête, en canonisant les voyants ou en se rendant sur les lieux, comme l'a fait Paul VI en 1967 en allant à Fatima.

Fatima, le plus important sanctuaire marial du monde après Lourdes, nous y voici enfin. La basilique est le type même du monument triomphaliste et écrasant. Elle est dominée par une tour de 65 mètres que coiffe une gigantesque couronne de bronze d'un poids de 7 tonnes, elle-même surmontée d'une immense croix lumineuse. De part et d'autre se déploie un péristyle à 134 colonnes de style néo-hellénique. Devant s'étend une esplanade de 28 hectares, deux fois la superficie de la place Saint-Pierre au Vatican. Elle peut accueillir à l'aise 280 000 personnes et n'est pas sans rappeler celle de Nuremberg, surtout quand, la nuit, noire de monde, elle est le théâtre de processions aux flambeaux. Tout autour, la ville, avec ses 90 boutiques d'articles de piété, ses 38 établissements religieux, ses 13 hôtels, ses banques, ses entreprises de transports, ses imprimeries, ses parkings, bientôt son aéroport avec piste pour longs-moyens courriers, le tout pour une population sédentaire de 329 habitants laïcs.

En 1917, année des « apparitions », rien de tout cela n'existait. Dix ans plus tard, le nom de Fatima, village perdu de l'Estremadure portugaise, ne figurait toujours pas dans le monumental « Guide du Portugal » en sept volumes. Ce guide décrivait en revanche la région en ces termes : « C'est la partie de l'Estremadure qui est restée en marge de tout. Les grottes y sont nombreuses, le sol pauvre, les montagnes dénudées: la nature est hostile. Le type dominant est celui du paysan fruste. Les habitants sont sans gaieté, méfiants et cauteleux; entre eux, ils emploient un jargon spécial pour que les étrangers ne puissent pas les comprendre.» Ajoutons qu'en 1920, sur les 1 179 femmes peuplant la circonscription de Fatima, 1 088 étaient analphabètes, et que l'on produit et consomme abondamment dans la région le vin le plus fort du Portugal, le Serradaire, un rouge de 13 à 14 degrés. Il faut encore rappeler quelle était la situation au Portugal lors des « apparitions » de Fatima. En 1910, une révolution avait renversé la monarchie et proclamé la république. En 1911, une loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat avait été votée, provoquant une résistance acharnée du clergé et la

rupture des relations diplomatiques avec le Vatican, En 1915, un coup d'Etat soutenu par les Monarchistes et l'Eglise avait porté au pouvoir un dictateur germanophile, le général Pimenta de Castro. En 1916, les républicains avaient renversé celui-ci et le Portugal, poussé par l'Angleterre, avait été entraîné dans la guerre aux côtés des Alliés. Les monarchistes germanophiles menaient campagne à la fois contre la République et pour la cessation des hostilités. La guerre, qui va jusqu'à engendrer des famines, est impopulaire: En 1917, tandis qu'éclatent la révolution en Russie et une insurrection dans l'Espagne voisine, une vague d'agitation sociale, sévèrement réprimée, atteint les grandes villes, tandis que dans les campagnes, en proie aux souffrances et à l'inquiétude, le sentiment religieux s'exaspère, donnant lieu à une épidémie d'apparitions. C'est à ce moment précis - de mai à octobre 1917 - qu'ont lieu les « apparitions » de Fatima. Le message proféré à cette occasion, qui annonce la fin de la guerre et le retour des soldats tout en exigeant du peuple la pénitence pour ses péchés, coïncide parfaitement avec le programme des monarchistes. La circonscription dans laquelle est située Fatima était le plus fort bastion de la résistance à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'un des principaux promoteurs de Fatima, le chanoine Galamba de Oliveira, écrit : « Dans cette période agitée, on ne put jamais, ni de gré ni de force, procéder dans cette circonscription à l'inventaire des biens de l'Eglise, ce qui fut, à ma connaissance, un cas unique dans tout le Portugal. Le clergé et les fidèles formaient un bloc formidable.»

Les circonstances et le milieu humain se prêtaient ainsi à merveille à l'orchestration d'un incident d'apparence prodigieuse. Ceux qu'on appelle - abusivement, nous verrons pourquoi - les trois petits voyants de Fatima, Lucia dos Santos d'une part, Francisco Marto et sa soeur Jacinta d'autre part, étaient cousins germains par leurs mères. Au moment des faits, ils avaient respectivement dix, neuf et sept ans. Le père de Lucia était un paysan à la fois analphabète et alcoolique, surnommé Abobora, ce qui, en portugais, signifie au sens propre « citrouille » et au sens figuré « minus ».

Le père de Francisco et de Jacinta, lui aussi analphabète, surnommé « le magicien », présentait des symptômes nettement psychopathologiques. En 1918, dans un rapport à ses supérieurs, le curé de Fatima lui-même le décrit comme « exagérément croyant, pour ainsi dire halluciné ». Les trois enfants, eux non plus, ne savaient ni lire ni écrire. Leur photo prise par un amateur au moment des apparitions est éloquent: elle nous montre trois visages à la fois stupides, butés et terrorisés, C'est pourquoi on substitua vite à cet accablant instantané une photo posée et retouchée. Plus tard, on transforma cette seconde photo elle-même en photo-montage de l'apparition, avec la Vierge surgissant d'un chêne-vert ; ce document fut largement diffusé au Portugal et en Espagne : il fut même exposé à Séville. Le portrait Intellectuel des trois enfants, tracé par ceux qui les interrogèrent aussitôt après les apparitions, n'est guère plus brillant. Le R.P. De Marchi écrit de Lucia :

« N'importe quel physionomiste lui attribuerait un caractère grossier, sinon même pervers ».

Un religieux salésien écrit de Francisco : « Il ne répond rien, il ne paraît même pas comprendre ». Le Père Ferreira de Lacerda écrit de Jacinta : « La plupart du temps, elle ne savait répondre à mes questions que par le silence ou par « Je ne me souviens pas ». A noter enfin que la mère de Lucia, qui était très dévote et savait un peu lire; lisait fréquemment à sa fille des récits édifiants de l'apparition de la Salette. Le lieu dit où se déroulèrent en 1917 ce qu'on appelle les apparitions de Fatima et où se dresse aujourd'hui la basilique, se nomme Cova da Iria. Il n'était guère plaisant, comme le soulignèrent les religieux qui le visitèrent à l'époque : « C'est un petit vallon très aride », écrit l'un ; « horriblement laid », précise un autre. Mais ces descriptions réalistes offensèrent bientôt le triomphalisme des promoteurs de Fatima. Voici, par exemple, ce que devint l'endroit, vingt ans plus tard, sous la plume du chanoine Galamba de Oliveira: « La Cova da Iria était avant les apparitions une riche propriété... La terre, grâce à Dieu, donnait de tout. Dans les fentes des rochers poussaient, comme par miracle, des fruitiers verdoyants et robustes » etc. Falsification bénigne en regard de toutes celles dont est remplie l'histoire officielle de Fatima. C'est pour son caractère sauvage que la Cova da Iria fut choisie comme théâtre des apparitions. Elle le fut après l'échec de deux autres tentatives. En effet, selon un témoin portugais, Curado Gloria, on avait d'abord prévu de faire éclore le miracle au lieu dit Cheio da Maias. Un chêne-vert y avait été planté dans ce but et on avait même choisi le nom de la Vierge, « la Vierge du 14 », le 14 étant le jour prévu pour

l'apparition. Mais le propriétaire du champ, qui n'était pas dans la confiance, avait arraché l'arbre et interdit l'accès des lieux.

Une autre tentative eut lieu en 1916 au lieu-dit Estrumeiras (c'est-à-dire : le fumier) un jour que Lucia, alors âgée de neuf ans, gardait seule ses moutons. Le soir même, elle avait déclaré à sa mère qu'elle avait vu « une silhouette enveloppée d'une sorte de drap et qui ne laissait pas voir son visage ». Prise de peur, elle avait fui. Il est vrai qu'interrogée sur cette première apparition, l'enfant se contredira: elle la niera en septembre 1917 et la confirmera deux mois plus tard.

Les apparitions de la Cova da Iria, dont la première eut lieu le 13 mai 1917, furent préparées avec beaucoup plus de soin.

Si je parle à leur sujet d'une opération montée de toutes pièces, ce n'est nullement une affirmation a priori qu'il est impossible d'étayer. Je ne considère pas non plus que les trois enfants aient été les auteurs d'une supercherie, ni même qu'ils en aient été, du moins au départ, les complices plus ou moins conscients. De plus, il est bien certain qu'on ne peut expliquer toutes les visions, ni même la majorité d'entre elles, par une intervention extérieure. Dans la plupart des cas, il s'agit au contraire de phénomènes subjectifs, de perceptions sans objet (les innombrables visions d'OVNI le prouvent) qui ne sont même pas toujours le fruit d'un état mental pathologique.

Ce qui permet de dire que la première vision de la Cova da Iria ne fut pas un phénomène subjectif spontané, c'est que les circonstances dans lesquelles elle eut lieu excluent le hasard et trahissent un agencement. Cet agencement se révèle à la fois dans les précautions d'ordre pratique et dans le choix des symboles. Précautions pratiques: le lieu était sauvage et, comme l'écrit le chanoine Barthas, auteur fatimiste, « inconnu même de bien des gens du voisinage ». On était un dimanche et il était midi. Les villageois, respectueux du repos dominical, n'iraient donc pas aux champs, surtout à l'heure où ils étaient chez eux à table, s'ils n'étaient pas à la ville voisine où c'était jour de marché. On ne risquait donc guère de voir surgir un observateur importun.

Choix des symboles: le mois de mai est le « mois de Marie », mois idéal pour une apparition de la Vierge. Le choix du jour - le 13 - est encore plus révélateur, non seulement parce que la superstition populaire y attache un sens fatidique, mais surtout parce que ce fut un 13 mai qu'on décida au XIII<sup>e</sup> siècle de consacrer toutes les cathédrales du Portugal à la Vierge. Ce fait n'étant guère connu que des spécialistes, la date ne put donc être choisie que par des ecclésiastiques bien informés. Une telle redondance des symboles ne peut être le fait d'une coïncidence. Donc, ce 13 mai 1917, les trois enfants gardent leurs moutons dans le vallon désert. Ils sont en train de jouer quand se produit l'apparition. Il est midi juste.

J'ai retrouvé non sans peine au Portugal les transcriptions des premiers interrogatoires auxquels des ecclésiastiques soumièrent les trois enfants de juillet à septembre 1917. Lucia déclare textuellement qu'elle a vu « une espèce de poupée très jolie qui lui parlait ». Elle précise que cette poupée avait la taille d'une petite voisine qui mesure 1m 10. Jacinta « a vu la dame », prétend l'avoir entendue mais ne se souvient pas de ce qu'elle a dit. Francisco l'a vue sans l'entendre et précise qu'elle ne remuait pas les lèvres.

Ces récits - que les apologistes de Fatima ont très rapidement occultés - sont les plus anciens et ont donc une bien plus grande valeur documentaire que les récits ultérieurs, fruits d'une élaboration progressive. Or ils permettent de constater: primo que, comme l'écrit le chanoine Galamba de Oliveira lui-même, « en ce qui concerne Fatima, la principale source de connaissance est Lucia » ; secundo que, malgré leur pauvreté, les témoignages des trois enfants concordent, pour l'essentiel, sur la description de ce qu'ils ont vu, ce qui rend très improbable une hallucination collective. A la base de la première vision, il y eut donc bien une réalité objective, comme à la Salette, où le rôle de la Vierge avait été tenu par une certaine Constance de Lamerlière.

On peut penser qu'à Fatima on avait disposé sur un chêne-vert une statue de la Vierge dont l'aspect était familier aux enfants et qu'une opératrice dissimulée dans les broussailles, après avoir attiré leur attention sur la statue en captant les rayons du soleil dans un miroir, avait tenu à Lucia un discours.

Objection : il est difficile de confondre une statue de 1m 10 avec un être parlant. Pour un adulte, oui, mais pas pour des enfants. Tout enfant, jusqu'à un certain âge et quand il joue, projette son propre psychisme sur les objets inanimés: les pédagogues, à commencer par les prêtres, le savent

bien. Quel est l'enfant de moins de dix ans qui n'entre pas en conversation avec son ours en peluche, jouant les deux personnages à la fois ? Les enfants de Fatima, qui étaient justement en train de jouer, ont fort bien pu voir une statue sans être bien sûrs que c'en était une, sans s'étonner qu'elle parle et en trouvant tout naturel de dialoguer avec elle. Les fois suivantes (puisqu'il y eut en tout six « apparitions »), ils ont continué, sans rien avoir vu, à se livrer à ce jeu, d'autant plus captivant qu'il faisait d'eux des personnages importants aux yeux des adultes.

La voix entendue à la Cova da Iria avait demandé aux enfants de revenir le 13 de chaque mois au même endroit. Il n'est pas question d'analyser ici cette série d'exhibitions à date fixe en présence d'un public de plus en plus dense qui, lui, ne voyait ni n'entendait rien du tout. Disons seulement que les messages émis par Lucia étaient d'une affligeante mièvrerie, que le scénario des visions en série en présence d'une nombreuse assistance est calqué sur Lourdes, tout comme le thème du « secret » confié aux enfants est calqué sur la Salette.

La sixième et dernière apparition, le 13 octobre 1917, mérite seule d'être évoquée un peu plus longuement puisque, selon l'histoire officielle de Fatima, elle fut marquée par un éclatant miracle : la danse du soleil dans le ciel en présence de la foule, une foule qui, sous la plume des apologistes, passera, au fil des années, de 15 000 à 20 000, puis à 40 000, puis à 70 000 et enfin à 100 000 personnes.

Les enfants avaient été soigneusement mis en condition par un séjour dans une famille dévote de la région, celle du marquis Da Cruz, qui venait de se signaler par un faux photographique destiné à montrer qu'à Fatima une pluie de fleurs était tombée du ciel. Un auteur fatimiste, le chanoine Barthas, rapporte : « la généreuse hôtesse disait aux fillettes : Mes enfants, si le miracle que vous annoncez ne se produit pas, ces gens-là sont capables de vous brûler vives... On chuchotait même que l'autorité civile avait l'intention de faire exploser une bombe à côté des voyants ». Devant de telles menaces, des enfants de sept à dix ans n'ont qu'à bien réciter leur leçon. Lucia fit de son mieux, mais commit pourtant ce jour-là une faute irréparable en plaçant dans la bouche de la Vierge un propos absurde que les thuriféraires mettront un bon tiers de siècle à essayer de faire oublier. Voici comment l'envoyé spécial du journal *O Seculo* raconte la scène : « Lucia, celle qui parle avec la Vierge, juchée sur les épaules d'un homme qui la promène de groupe en groupe, annonce avec des gestes théâtraux que la guerre est terminée et que les soldats vont rentrer ». Interrogée quelques heures plus tard par un ecclésiastique, Lucia confirme : « la Vierge a dit que la guerre finirait aujourd'hui ». Le même jour encore, dans un rapport, deux archiprêtres écrivent : « Ce qui a un peu refroidi la foi de certaines personnes, c'est que l'une des pastourelles a dit que la guerre finirait le jour même ou la nuit suivante, alors qu'elle continue en s'aggravant ».

Venons-en à la prétendue « danse du soleil ». La pluie battante qui tombait prit fin avant midi. « A ce moment - écrit dans son rapport le curé de Fatima - Lucia dit à la foule de regarder le soleil parce qu'on y voyait saint Joseph et ensuite Notre-Dame ». La foule ne vit rien de tel, mais de cette attente trompée et des curieux jeux de lumière que l'on peut parfois observer dans une atmosphère saturée d'humidité naquit la vision collective de la « danse du soleil ». Les lois inflexibles de la mécanique céleste interdisant rigoureusement au soleil de danser, on pourrait parfaitement se passer de commenter cet épisode, d'autant qu'aucun observatoire n'enregistra le moindre phénomène exceptionnel ce jour-là. En revanche, on sait assez bien à quelle logique subjective obéit ce qu'on peut appeler la psychologie du témoignage : d'abord on voudra avoir vu, ensuite on croit qu'on a vu, finalement on dit qu'on a vu. Bien entendu, aucun ne vit exactement la même chose que son voisin et il y eut aussi ceux qui déclarèrent n'avoir rien vu du tout, parmi lesquels l'héroïne de la journée, Lucia.

Longtemps avant d'authentifier les apparitions, l'évêque Correia da Silva - qui avait fait dix-sept voyages d'études à Lourdes - avait pris une sage précaution en achetant le terrain de la Cova da Iria où les dévots du village avaient édifié une minuscule chapelle. En 1928, année où Salazar devient dictateur à l'économie avant de devenir dictateur tout court, Fatima voit naître autour de cette chapelle deux monuments qui, contrairement à ce qu'on pourrait penser, n'ont rien de religieux : le premier est un hôtel de tourisme, baptisé hôtel de Notre-Dame de Fatima, Propriété d'un marquis, il est inauguré solennellement, le jour anniversaire de la première apparition, par l'évêque et le

Président de la République. Le second est une Prison installée sur l'ordre de l'évêque dans les bâtiments ecclésiastiques pour incarcérer les mendiants: une misère noire régnait dans le pays : il ne convenait pas qu'elle s'étale en un lieu dont on s'apprêtait à faire la triomphaliste vitrine politico-religieuse du nouveau régime. 1928 est aussi l'année où le ministre des travaux publics et des communications nomme une commission pour « proposer les mesures nécessaires à l'agrandissement du lieu des apparitions de Notre-Dame », apparitions qui, rappelons-le, n'avaient même pas encore été authentifiées par l'autorité ecclésiastique.

En 1943, l'Eglise se sera approprié à Fatima 21 domaines, parfois en se les faisant donner. A partir de 1949, un décret du gouvernement permettra d'agrandir encore ce patrimoine en procédant par voie d'expropriation. Enfin, ce fut sur les fonds publics que fut financée la quasi-totalité des dépenses d'équipement, de sorte que l'aménagement de Fatima a en grande partie été payé par les contribuables portugais. L'aide de l'Estado Novo de Salazar consista aussi à étouffer divers scandales financiers auxquels donna lieu la promotion de Fatima.

Dès le début, les apparitions de Fatima avaient été politisées par leurs instigateurs et leurs apologistes. Ceux-ci les présentèrent comme le facteur déterminant du processus qui devait conduire le Portugal de la république parlementaire à la dictature militaire, et de celle-ci à un régime de type fasciste. Il est clair, dans ces conditions, que l'aide multiforme de l'Estado Novo aux promoteurs de Fatima n'était pas une aide accordée pour des raisons religieuses aux catholiques en général, mais une aide accordée pour des raisons politiques à la faction intégriste de la hiérarchie politique portugaise. De cette, faction, qui était à l'origine de Fatima, Salazar attendait qu'elle présentât son régime comme providentiel, ce qu'elle fit bien volontiers, comme en témoignent ses innombrables déclarations.

En 1934, l'épiscopat portugais décide de tenir ses assemblées à Fatima; ce sanctuaire devint ainsi la tribune du haut de laquelle, devant des foules immenses, les prélats intégristes exalteront l'Estado Novo, la cause de Franco pendant la guerre civile espagnole, proclameront en 1942 que la victoire d'Hitler était « une nécessité vitale » puis, après avoir découvert l'Amérique, prêcheront dans les années 50 la guerre froide à outrance et dans les années 60 la guerre coloniale que la dictature portugaise menait en Afrique et qui sera la cause de sa chute, le 25 avril 1974. En octobre 1968 encore, alors qu'un mois plus tôt Salazar, sénile, était tombé de sa chaise et avait perdu toutes ses facultés, on lisait dans la revue Fatima 50 : « Le grand mérite de Salazar est d'avoir été élu par la Providence comme instrument digne et habile des plans divins ».

C'est en 1938, année faste pour Hitler, Mussolini et Franco, que la Vierge de Fatima, modeste paroissiale née vingt ans plus tôt du conflit entre cléricaux et républicains, fut promue patronne du Portugal. C'est aussi cette année-là qu'un impresario sans scrupules, le chanoine Galamba de Oliveira, commença à récrire l'histoire des événements de Fatima. Dans un livre intitulé Jacinta, dont une réédition très augmentée paraîtra en 1942, il donnait de ces événements une version non seulement très enrichie par rapport à la version originelle mais encore contradictoire sur plusieurs points avec celle-ci.

Par suite de ces embellissements, le message de Fatima, si mièvre à l'origine, était soudain présenté comme une prophétie de portée mondiale.

Cette nouvelle version, en forme de légende dorée introduit dans le récit fatimiste trois épisodes dont n'avaient soufflé mot ni les petits bergers en 1917, ni l'évêque Correja da Silva en 1930 quand il avait homologué les apparitions.

1) En dépit de leur faible quotient intellectuel, les trois enfants se livraient à de profondes spéculations théologiques; Jacinta, pendant sa vie et après sa mort, avait même joui de pouvoirs surnaturels, notamment celui d'être présente en deux endroits à la fois. La raison d'être de ce roman est claire : il s'agissait de préparer, signes de sainteté et miracles à l'appui, une demande de béatification des deux pasteuraux décédés, demande qui fut effectivement formulée en 1952, sans aucun succès jusqu'à aujourd'hui, précisons-le.

2) Avant de voir apparaître la Vierge, les trois enfants avaient déjà conversé trois fois avec l'ange du Portugal qui leur avait même donné la communion. Pour étayer cette fable tardive, on fit sculpter un groupe des quatre personnages qu'on plaça sur Le lieu supposé de la rencontre.

3) Le secret qu'avait confié la Vierge aux enfants concernait j'humanité toute entière.

Il faut s'arrêter un instant sur ce dernier point car là est l'origine du fameux « secret de Fatima qui a fait couler tant d'encre. Interrogée en 1917, Lucia avait seulement déclaré: « La dame nous a confié quelques petites paroles en nous demandant de ne les dire à personne. C'est pour le bien de nous trois. Donc, un secret limité à quelques mots, ne concernant que les enfants et ne devant pas être divulgué.

En 1938, dans la première édition de son livre, le chanoine Galamba de Oliveira ne disait encore rien de nouveau à ce sujet. Dans l'édition de 1942, par contre, apparaît une nouvelle version, incompatible avec la première. Le secret s'enfle prodigieusement et devient un secret longuement développé, en forme de prophétie politique et bon à divulguer. Voici en effet un extrait des propos que Je chanoine Galamba place, entre guillemets, dans la bouche de Lucia : « La guerre va se terminer mais si on ne cesse d'offenser Dieu, sous le règne de Pie XI commencera une autre, pire {...}. Si on entend mes demandes, la Russie se convertira et on aura la paix; sinon elle répandra ses erreurs sur le monde, provoquant des guerres et des persécutions de l'Eglise (...). A la fin, mon Coeur Immaculé triomphera. Le Saint-Père me consacrera la Russie qui se convertira ». Ce texte prêté par le chanoine Galamba à Lucia appelle plusieurs remarques évidentes :

1) Il appartient au genre répandu des prophéties a posteriori : en 1942, il n'était pas trop difficile de prédire la seconde guerre mondiale.

2) Bien que s'étant donné la commodité de prédire des événements déjà survenus, l'auteur de ce texte l'a truffé d'une maladresse irréparable: dans la phrase même où il s'efforce de corriger l'ineptie proférée par Lucia en 1917 : « La guerre finit aujourd'hui» en la remplaçant par « La guerre va se terminer », il profère une nouvelle ineptie en faisant commencer sous le règne de Pie XI la seconde guerre mondiale qui éclata sous celui de Pie XII.

Quant aux raisons pour lesquelles a été forgée cette nouvelle version du « secret », elles sont assez claires : en 1942, les forces de l'Axe avançaient sur tous les fronts et leur victoire paraissait certaine. Sur le front de l'Est en particulier, c'était l'échec de la contre-offensive soviétique, la prise de Sébastopol par l'armée nazie, le drapeau à croix gammée planté sur l'Elbrouz, dans le Caucase. Publier cette année-là, sous le nom de la Vierge de Fatima, que la guerre avait été provoquée par la Russie, c'était enrôler cette Vierge dans le camp de l'Axe auquel allaient les sympathies de Salazar et des fatimistes ; annoncer la conversion finale de la Russie par la grâce de la Vierge de Fatima, c'était annoncer en termes mystiques la victoire de l'Axe dont les fatimistes ne doutaient pas à l'époque et qu'ils qualifiaient même, nous l'avons vu, de « nécessité vitale ».

La source à laquelle le chanoine Galamba de Oliveira prétendait avoir puisé cette nouvelle version des événements de Fatima ou, pour mieux dire, ce mauvais roman étaient des mémoires que Lucia aurait rédigés dans son couvent de carmélites de 1935 à 1941. A supposer un instant que cela soit vrai, il faudrait d'abord expliquer pourquoi Lucia a gardé le silence pendant vingt ans sur des faits aussi exceptionnels. Il faudrait aussi qu'elle ait menti soit dans ses mémoires, soit en 1917. Il faudrait enfin qu'elle se soit parjurée en publiant un secret dont elle disait encore en 1936: « Personne sur terre ne peut me commander de parler à ce sujet ».

Mais il est évident que l'auteur de la seconde version de Fatima ne peut être Lucia. Quand, âgée de quatorze ans, on l'avait conduite sous bonne escorte dans une pension religieuse, l'évêque eut grand mal à la faire accepter, tant elle était sotte. « Excusez-moi, Monseigneur, dit la Mère Supérieure, je ne peux pas la prendre, c'est une idiote ». En 1930, dans sa lettre pastorale, le même évêque décrivit Lucia en ces termes: « C'est une enfant sans instruction et d'une éducation rudimentaire. Plus tard, au couvent, on renoncera à lui faire passer des examens et on se contentera de lui faire apprendre le ménage, la broderie et un peu de dactylographie. En 1958 encore (c'est-à-dire longtemps après la rédaction supposée de ses mémoires) le chanoine Martins dos Reis, qui l'avait rencontrée, écrira: « La formation et l'instruction intellectuelle de soeur Lucia sont très réduites. Personne ne lui accorde une orthographe ou une ponctuation correctes ».

Non seulement, donc, il est absurde de prétendre qu'une telle personne a pu, alors qu'elle n'avait que dix ans et était analphabète, enregistrer et retenir pendant vingt ans dans sa mémoire, qui est déficiente, un discours concernant le pape, dont elle ne savait rien, et la Russie dont elle devait

ignorer même le nom, mais encore la moindre critique interne révèle à l'évidence qu'elle n'a pu composer plus tard les textes à prétentions théologiques et de style recherché qu'on lui attribue.

Comme des doutes croissants se sont élevés jusque parmi les critiques catholiques au sujet de l'authenticité de ces prétendus mémoires, on en publia le texte en 1973 à Porto, avec fac-simile du manuscrit de la main de Lucia. Cette publication tardive ne prouvait pourtant nullement que Lucia était l'auteur intellectuel de ce texte, mais seulement qu'elle avait été capable de le copier de sa propre main. Car Lucia, comme l'écrit son biographe catholique Figuerado, « est devenue une chose morte, dirigée par d'autres ». Non seulement, donc, la seconde Vulgate de Fatima est un roman tardif, mais encore ceux qui l'ont attribué à Lucia se sont rendus coupables, à des fins politiques, de faux et usage de faux.

C'est pourtant ce faux qui fut, à partir de 1942, le point de départ de la mondialisation de Fatima. Sitôt publié par le chanoine Galamba, le nouveau « secret de Fatima », qui venait à point nommé dédouaner le nazisme en rejetant sur l'URSS toute la responsabilité de la guerre, passa les frontières grâce à Pie XII qui en ordonna la diffusion' en juin 1942. En octobre de la même année, ce pape, dans un radio-message, exaltait la Vierge de Fatima en la priant « d'arrêter le déluge du néopaganisme pour lequel tout est matière », Encouragés par ces propos, les promoteurs de Fatima exportèrent aussitôt le culte de leur Vierge militante dans les territoires contrôlés par la Wehrmacht, notamment en Croatie et en Ukraine où se tint un congrès fatimiste. La défaite de l'Axe ne changea rien aux ambitions des promoteurs de Fatima ni à l'engagement personnel de Pie XII dans l'entreprise fatimiste qui s'inscrivait dans ses efforts pour développer une mariologie de combat et un catholicisme de croisade. « Pour Fatima, écrivit-il, l'heure n'est plus au doute; elle est à l'action ». Et il déclara fièrement une autre fois: « Le pape de Fatima, c'est moi ! ».

Pour traduire dans les faits ces fermes paroles, « l'image thaumaturge de Notre-Dame de Fatima », comme l'appelait Pie XII lui-même, fut proménée de 1947 à 1953 dans le monde entier, notamment dans douze capitales limitrophes du monde communiste et parmi les troupes américaines combattant en Corée. La statue voyageait à bord d'un avion américain dans lequel se trouvaient aussi des colombes dressées à se poser sur elle. On écrivit plusieurs livres sur ce « miracle ».

C'est aussi pendant cette période que fut créée, avec des capitaux américains, l'organisation internationale dénommée « Armée Bleue de Notre-Dame de Fatima » qui définissait ainsi son programme: « Aujourd'hui, l'Occident a besoin de libérer la sainte Russie (...). C'est à cette croisade que l'ange de Fatima convia les trois petits bergers; c'est à elle qu'appelle l'Armée Bleue; nous pouvons en conclure que la Vierge est la véritable fondatrice de l'Armée Bleue ». Le siège international de l'Armée Bleue se trouve à Fatima, dans un bâtiment qui se veut une réplique du Kremlin. Il n'est pas inutile de préciser que l'évêque-protecteur de l'Armée Bleue pour la France est le célèbre Mgr Lefèbvre.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, il est grand temps de conclure. Ce survol de l'histoire véritable de Fatima est le fruit d'une longue enquête menée en 1975 au Portugal. Il aurait été impossible de mener cette enquête au temps de la dictature salazariste, car alors les documents critiques sur Fatima étaient enfouis dans l'enfer des bibliothèques, timbrés du tampon « œuvre prohibée » qui en interdisait la consultation, tandis que leurs détenteurs étaient persécutés, voire cambriolés par la police politique du régime. Cette enquête est, certes, celle d'un incroyant, mais d'un incroyant qui manquerait doublement au respect qu'il se doit s'il ne respectait pas les chrétiens, car il est lui-même de culture chrétienne. C'est respecter les chrétiens que de démonter le mécanisme d'une imposture perpétrée au nom de leur foi et à leurs dépens. Et de montrer que cette imposture, si elle prend le masque de la religion, n'est en réalité qu'une entreprise politique dont l'anti-communisme n'est que l'enveloppe tardive mais dont l'essence, dès le début, fut le totalitarisme d'extrême-droite. Le faire, c'est, j'en suis sûr, ôter à beaucoup de chrétiens une lourde pierre de dessus la poitrine.

S'il avait été donné à ceux-là de prendre connaissance du dossier, je suis certain qu'ils l'auraient fait eux-mêmes à ma place, et avant moi.

(texte d'une conférence qu'a donné Gérard de Sède au sujet de son livre :  
FATIMA ou ENQUÊTE SUR UNE IMPOSTURE)